

DÉPARTEMENT D'ÉTUDES FRANÇAISES | 2024

QUINTESSENCE



NUMÉRO PRÉPARÉ PAR: NATHAN PIRIE, CATHERINE DUBEAU ET ROCKY PENATE

> @UWFRENCHSTUDIES

Table des matières

QUINTESSENCE | 2024

Présentation de l'illustratrice : Jewel Hankey-Telesford

Poésie

Quinton Mackend

Mon Hiver | À l'abri

Liza Kopylova

Les frères qui jouent

Caytie Scheifley

Mon petit frère

Ruth Zekan

Waterloo haïku | Là et ailleurs

Claire Bernard-Moreel

C'est la nuit

Nadia Formisano

Poèmes sur la corde à linge

05

07

08

09

11

12

Contes

Maggie Woeschka

Celui qui a reçu le soleil

Megan Anderson

La fugitive et la tulipe rouge

Lauren Simmons

Le voyage de Hugo et Guillaume

13

16

20

Essais

Claire Bernard-Moreel

Ce que Frankenstein peut nous apprendre sur l'art

Nathan Pirie

From the Streets of Omelas: une réflexion sur l'art et la moralité

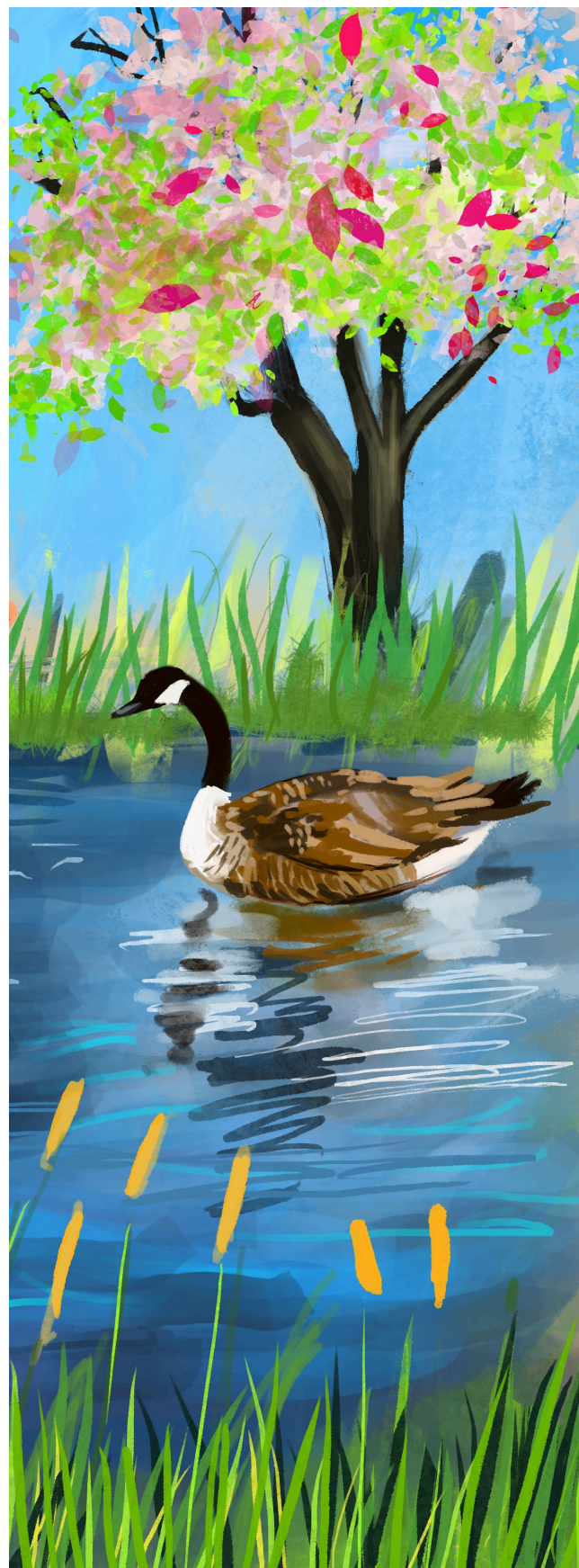
25

29

Cadavres exquis

Création collective des étudiant.e.s du séminaire
FR681 (hiver 2024)

34





Jewel Hankey-Telesford

Nous remercions Jewel Hankey-Telesford pour l'illustration de la page couverture de ce numéro de *Quintessence*. Jewel est étudiante en études françaises et en beaux-arts. Elle aime peindre, dessiner, pratiquer la calligraphie et la gravure. Elle a récemment obtenu le prix de peinture Jocelyn Cowan pour l'année 2024 dans le département de Fine Arts. On peut voir ses œuvres sur Instagram, @holosericeus.





Jewel Hankey-Telesford



— Quinton Mackend

Mon Hiver

Quand je t'explique pourquoi je l'ai adoré,
Je me prépare à la vraie possibilité
Que tu ne comprennes pas cette affinité
Pour le nom de la saison la plus abhorrée

Il se peut que tu renies le mot non-doré,
Que je te consacrerai en servilité
À cette teinte blanche, la stérilité
Qui pour moi est le repos d'un monde exploré.

Au crépuscule on voit des perles cristallines;
L'aube révèle la terre tout ivoirine;
Les vingt-cinq watts scintillent, mémoire chérie.

Chaussettes en alpaga et chocolats divers,
Un jour, nous partagerons la belle féerie.
Et peut-être que tu comprendras mon Hiver.



— Quinton Mackend

À l'abri

Un jour vent sifflant
Pauvres cochons charpentiers
Essayez encore



— Liza Kopylova

Les frères qui jouent

Les vacances d'été qui ne sont que des jours ensoleillés
La fille ne peut que les surveiller.
Les frères et les autres garçons jouent dehors
« Je veux jouer avec vous », annonce-t-elle alors,
Ben non, s'exclame l'ainé, tu es une fille,
Laisse-la, répond la mère, on joue ensemble dans cette famille!
Un jour, elle sort avec eux,
Et les frères ne sont pas heureux.
La fillette joue mieux que les garçons
Mais...on avait des soupçons!
N'écoute pas tes frères
Voici notre horaire!
Depuis ce jour-là
La fille joue avec ses frères et boit du Coca-Cola!



— Caytie Scheifley

Mon petit frère

Te souviens-tu
comment nous nous sentions
quand nous étions enfants
suppliant maman
pour une minute de plus
dans l'océan
Te souviens-tu
du soleil embrassant
notre peau juvénile
nos rires s'élevant
avec les marées
Le fardeau d'être l'aînée
c'est qu'il n'y a que moi
qui se souvienn



— Ruth Zekan

Waterloo haïku

Printemps en hiver

Les oies mangeront mon corps

Qui fond dans la boue



— Ruth Zekan

Là et ailleurs

Comme je passe mes journées
à rêver d'il y a deux ans,
je concède que je suis à moitié morte.

Je me souviens d'un après-midi,
sur son balcon sans espace,
dans une ville qui n'est pas la mienne,
bien qu'elle ait pris mon enfance.

Des feuilles de vigne embrassaient
les faibles barres de fer noires,
un bong chrome violet cassé
scintillait au soleil d'été accueillant.

Il m'a montré le cadavre, méconnaissable,
d'un raton laveur entièrement pétrifié.
Les asticots n'en voulaient plus et
son logeur l'avait oublié.

Fais les quatre cents coups
jusqu'à ce que ton corps
devienne celui d'une bête épuisée,

qui ne sort plus et ne rentre jamais.



— Claire Bernard-Moreel

C'est la nuit

Chaque soir, quand en trombe la nuit tombe
Tu t'essaies à rester immobile sous ta couette, docile
Car mamie t'a dit « C'est comme ça qu'on dort »
Or, toi, même de pierre comme un gisant,
Tu continues à courir après tes pensées, ces fusées
Alors, au crépuscule, parfois tu te relèves de ton lit granitique

Surtout tu ne dois pas réveiller les gardiens
Transformation : gargouille qui se dérouille
Pour frôler d'un pas léger le parquet
Ninja en pyjama, dans la pénombre,
Encore quelques escaliers avant de pallier
Ta frénésie sous le manteau de la nuit

Comme toujours la clef est dans la serrure
Mais petite c'est dur, tu pousses féroce
Sur l'écorce de la porte pour l'ouvrir
Dernière épreuve avant de franchir ce seuil
Et enfin une fraîcheur ardente sur ton cœur
La nuit se faufile à travers tes veines en éveil

À couvert d'une tapisserie d'étoiles tu files
Féline sous ce voile de firmament tu fugues
Sauve tel un fauve, ton peignoir fourrure
Les dorures dans un ciel autrement noir te guident
Loin des dictats humains, sous le chant des insectes,
Cet instant de rébellion, c'est la nuit ton secret



— Nadia Formisano

Poèmes sur corde à linge

En Italie—Avec ma grand-mère—je suis impatiente—	Comme chaque semaine—d'accrocher la lessive—	Au sommet du monde—pour sécher—	Au vent du printemps—
Je peux être honnête	Mamie au mausolée	l'épingle pend mon cœur	Voyagent les voix
Elle ne va pas dire	Belles fleurs à la main	Ferme la porte et tais la discussion	Voisins sont amis
À ma mère ou à mon grand-père	Son mari les attend jeudi	Inspire vis un instant libre expire	Parlent de leurs vies
Ce que je révèle sur le balcon	Maman et Antoinette	Vêtements balançant	Font partie des nôtres
J'étales mes inquiétudes avec le linge	Sœurs ainées sœurs fatiguées	Tiens fermement la chemise	Sonnets chansons
	Pleurent leur enfance perdue	Garde précieux mes souvenirs	Rappels puis rires
			Arrivent aux oreilles
			Détendent l'âme perdue

\ _____ / /

\ Du panier à linge /

\ Émane l'odeur d'un pin /

\ Je sens mon grand-père /



CELUI QUI A REÇU LE SOLEIL

— Maggie Woeschka

Il était une fois une princesse, dans le royaume ardent d'un monde rempli de magie. Elle était belle, avec des cheveux blonds comme des rayons de lumière et la peau hâlée. En entrevoyant la princesse, les paysans ont remarqué qu'elle était radieuse comme un pied-de-vent. Elle se déplaçait avec une élégance extraordinaire, presque comme le vent dansant autour d'un champ en faisant bouger l'herbage. Mais comme le vent, elle pouvait aussi faire tomber les plus grands arbres. Quand elle prenait une décision, elle restait ferme. Elle était une souveraine gentille avec un cœur tendre pour le pauvre et les enfants. Cette princesse s'appelait Soleia et elle pouvait manipuler la lumière.

Ce dont on ne pouvait pas douter était l'amour de la princesse pour son labrador doré. C'est un jour où Soleia promenait le chien qui retient ici notre attention. Elle marchait dans un champ avec son chien en manipulant une boule de lumière pour que son compagnon puisse la chasser.

—Vas-y Parhélie ! a-t-elle crié en jetant la boule. D'un grand bond, Parhélie a commencé à courir vers la boule de lumière. Soleia a pris ce moment pour mieux sentir le sol sous ses pieds nus pendant qu'elle passait ses doigts dans les hautes herbes du champ. Elle a tourné son visage vers le soleil, baignant sa peau dans la chaleur. Parhélie est revenu vers Soleia tandis que sa maîtresse ouvrait les yeux. Le chien avait la boule de lumière dans sa gueule, la salive s'écoulant de chaque côté.

—Donne-moi ça ! a dit Soleia en s'adressant au chien. Elle a pris la boule et l'a encore jetée, plus loin cette fois-ci. Soleia regardait son chien qui s'est tourné vers elle, puis a couru vers le nord où il y avait une forêt noire et mystérieuse. Elle a crié en commençant à courir après le chien têtu.

CELUI QUI A REÇU LE SOLEIL

— Maggie Woeschka

Le soleil a disparu quand Soleia est entrée dans la forêt. Elle pouvait voir Parhélie une dizaine de mètres plus loin ; la boule de lumière créait des ombres autour de la bête. Le chien n'a pas bougé quand la princesse l'a approché. Elle a pris le collier de Parhélie dans une main et la boule dans l'autre. Elle a allongé le bras avec la lumière vers l'obscurité et des yeux verts s'y sont allumés. La princesse Soleia a eu le souffle coupé immédiatement.

— Calme-toi, a dit une voix grave et charmante. Un visage pâle et anguleux, mais beau, a émergé du noir. Ses yeux verts étaient encore allumés, comme un chat dans la nuit. C'était un homme grand et mince ; il n'avait pas trop de muscles et était agile comme un prédateur méconnu. Soleia a eu l'estomac noué dès le moment où elle a vu cet homme.

— Comment puis-je être calme dans le noir ? Je ne sais pas comment vivre dans cette forêt.

— Tu sais ce qui est devant toi, ça, c'est la chose la plus dangereuse, a-t-il dit.

— Je sais que tu es là grâce à ma lumière.

Avec ces mots, Soleia a augmenté la brillance de la boule. L'homme devant elle a fait la grimace et il s'est replié dans l'obscurité. Ses cheveux noirs se sont fondus aux ombres. Parhélie s'est assis pendant que les deux êtres discutaient, même si Soleia n'avait pas relâché le collier. La langue du chien était hors de sa gueule, démontrant qu'il était à l'aise.

— Tu dois faire attention avec cette lumière.

— Ma lumière n'est jamais un danger pour ceux qui ne me contrarient pas, a dit Soleia.

— N'as-tu jamais considéré que trop de lumière va te rendre aveugle comme le noir ? Il faut faire attention, car trop de n'importe quoi peut être dangereux pour la santé.

— Qu'est-ce que tu sais au sujet de la lumière ? Il me semble que tu n'as jamais été dans le soleil. Quoi ? As-tu habité dans une grotte toute ta vie ? Ces mots ont provoqué une réaction chez l'homme. Il a fait une brève grimace à nouveau avant que son visage ne redevienne neutre. L'aspect vif dans ses yeux est mort et ils sont devenus faibles. Soleia s'est aperçue qu'elle en avait trop dit.

— Je suis désolée, je ne voulais pas...

CELUI QUI A REÇU LE SOLEIL

— Maggie Woeschka

L'homme mystérieux a disparu dans l'obscurité pendant que Soleia murmurait sa phrase. Parhélie a gémi à cause de la disparition de l'inconnu qu'il avait décidé d'aimer. Soleia est restée debout pendant quelques minutes en tournant avec la boule pour deviner où l'inconnu était allé.

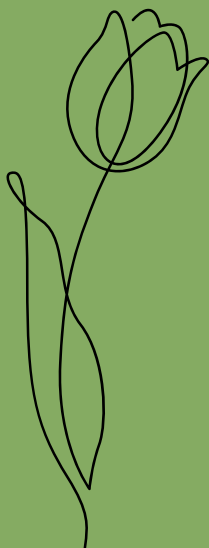
Finalement, elle est sortie de la forêt avec Parhélie en faisant disparaître la boule de lumière. Soleia a traversé le champ d'herbe à grande vitesse avec son chien loyal. La position du soleil lui indiquait qu'elle était presque en retard pour une réunion avec son père le roi. Parhélie est resté à ses côtés tout au long du chemin, à travers la grande salle du château vers le bureau du roi.

Quand Soleia est arrivée au bureau, il y avait des ombres comme la brume qui s'échappaient de la porte fermée. Elle n'avait jamais vu cela de toute sa vie. Elle a ouvert la porte avec précaution et Parhélie l'a abandonnée pour se rapprocher de la silhouette, devant le bureau du roi.

Parhélie a sauté sur l'inconnu de la forêt, qui était maintenant dans le château. Ses poils dorés se sont presque perdus dans le nuage de noir qui entourait l'homme. L'inconnu a ri d'un très beau rire puis s'est occupé du chien. Soleia est restée immobile dans l'embrasement de la porte.

— Ah bien, Soleia. Tu es arrivée, a dit son père, le roi. C'est un moment parfait pour te présenter à ton fiancé. Voici le prince des ténèbres, Julien Benoit.

— Enchanté, mademoiselle.



LA FUGITIVE ET LA TULIPE ROUGE

— Megan Anderson

La pièce était remplie de gens, Lucienne ne pouvait bouger, à tel point qu'elle se sentait comme une sardine. Les souffles chauds brûlaient à l'arrière de son cou et ne l'aidaient pas avec l'instinct de fuite, qui l'étouffait. Tout le monde cria si fort que Lucienne en fut assourdie. Ils étaient tous dans cette pièce pour la même raison : entendre le verdict. Il y a quelques mois, une jeune femme était venue au village et maintenant, elle était accusée d'orchestrer toutes les mauvaises situations qui s'y passaient. Pourtant, ni la vérité ni le verdict n'avaient d'importance. Quel que soit le verdict, la foule tuerait la prévenue. Ils pensaient qu'elle était une sorcière.

Après qu'ils eurent attendu des décennies, le maire apparut sur l'estrade. Il regarda la foule telle une belette avec un long visage et des yeux de fouine. Les yeux avides dévisagèrent le maire, qui commença son discours.

— Messieurs, on est ici pour une seule raison. Il y a une sorcière parmi nous. Dès son arrivée, des événements bizarres et des accidents malheureux se sont passés. Elle a détruit notre ville, nos familles et notre paix. Comme vous tous, je veux que cette sorcière soit punie pour ses crimes odieux.

Lucienne pensa que le maire ne discourait pas bien, ses mots ne captivèrent personne, pourtant, la foule était assoiffée de sang, tel un loup affamé. Non, ce n'était pas vrai, les loups voulaient se nourrir, alors que la foule voulait la dévorer pour s'amuser. Ils étaient tels qu'un monstre qui s'amuse des souffrances d'autrui, ils cherchaient à réduire en bouillie la pauvre femme. Lucienne les détesta, elle crut que tout ce qui se passait n'était pas la faute de la prévenue. Cette croyance augmenta comme un feu qui dévorait une forêt quand elle vit la femme. Elle était aussi mince qu'une allumette, mais elle n'avait aucun feu dans ses yeux. Un petit bâton qui ne pouvait brûler avec la force d'un incendie.

LA FUGITIVE ET LA TULIPE ROUGE

— Megan Anderson

C'est à ce moment que le crieur arriva avec un air d'importance qu'il ne méritait pas. Il insista sur la tradition et donc il portait un grand chapeau hideux avec une longue plume rouge foncé. De plus, il dit qu'il pouvait lire en latin, toutefois, Lucienne doutait qu'il dise la vérité. C'était plus probable que le cheval de M. Henri, cet animal gigantesque dont tout le monde avait peur, devint l'animal le plus amical du village.

Le crieur s'éclaircit la voix et commença à parler d'un ton retentissant: «Le conseil a pris une décision.» La foule chuchota pendant que le crieur prenait une pause dramatique. «Le peuple juge que la femme qui se tient devant vous est coupable.»

La salle devint silencieuse pour une seconde avant d'éclater en acclamations, ce qui rendit Lucienne malheureuse. La femme coupable fut tirée dehors et la foule la suivit. Une pile énorme de bois était déjà amoncelée au milieu de la place, qui allait devenir un tombeau. La femme y fut attachée. Une torche brillante et vacillante fut approchée d'elle. Lucienne fixa du regard la flamme qui toucha le bois et l'engloutit immédiatement. Pour un instant, Lucienne fut saisie en regardant l'enfer qui dévorait la femme. Puis elle entendit les cris de la mourante, un son qui la glaça jusqu'aux os.

Lucienne s'enfuit. Elle ne pouvait rester un instant de plus. Elle s'enfuit de la place et des hurlements; son souffle lourd et ses larmes salées s'échappaient de ses poumons et de ses yeux. Son cœur battait au rythme de ses pas. Les arbres squelettiques la dépassaient, leurs ombres l'entouraient, mais Lucienne continuait à courir. Le vent chuchotait dans ses oreilles, mais elle ne l'écoutait pas. Elle courut jusqu'à l'étang qui était au fond de la forêt.

Lucienne s'assit près de l'étang et ne put arrêter les larmes qui laissaient des traces grises sur ses joues. Ses sanglots transpercèrent le silence accablant de la forêt. Soudain, elle entendit une voix qui dit «on s'est rencontrées finalement.» Lucienne regarda autour d'elle, il n'y avait personne. Cette voix... il y avait quelque chose d'encourageant à l'entendre, même si elle mentait. Lucienne était captivée par ces quatre mots, elle voulut savoir d'où ils provenaient, bien qu'elle ne les entendît plus.

Il y avait une semaine que la femme avait été tuée par les gens de la ville et tout continuait sans que personne n'en garde souvenir. Sauf pour Lucienne, l'image de la femme la hantait. Ses cris aussi la hantaient, mais ils devenaient moins forts grâce à la voix mystérieuse de l'étang. Lucienne, à qui la voix accorda la paix, répétait les mots chaque jour tels qu'un mantra dont elle avait besoin pour survivre.

LA FUGITIVE ET LA TULIPE ROUGE

— Megan Anderson

Le peuple du village n'était pas content. Bien que la sorcière ait été tuée, tout n'y était pas normal. Le vent divulgua les secrets des autres et les accidents cruels se passèrent plus souvent. Personne ne rencontra le surnaturel plus que Lucienne, qui était tourmentée par des créatures invisibles.

Un matin, elle ouvrit sa porte et marcha presque dans une toile d'araignée. Dès qu'elle l'eut examinée, elle découvrit que la toile d'araignée avait le mot « ose » inscrit sur elle. Lucienne l'ignora et la déchira pour sortir de sa maison. Un jour plus tard, elle entendit une guitare et une belle voix qui s'entrelaçaient dans une chanson irrésistible qui l'attira, mais après avoir cherché le musicien pendant des heures, elle ne put le trouver. Elle pensait que, comme tout le monde avec des problèmes, tant qu'elle ignorerait ces événements bizarres, ils disparaîtraient. Cependant, ce n'était pas la réalité.

Chaque jour, Lucienne s'échappait dans la forêt, le seul endroit où elle n'était pas suivie. Tout y semblait normal, de telle sorte qu'elle crut avoir imaginé la voix.

Le matin où son refuge de paix fut rompu, était le seul jour où il n'y eut aucun événement surnaturel autour de Lucienne ou dans le village. Les gens décidèrent de célébrer cela. Au cours de la journée, ils décorèrent la ville avec des banderoles multicolores, ils cuisinèrent des repas délicieux, ils préparèrent leurs vêtements et leurs chaussures de danse et les musiciens accordèrent leurs instruments. Tout le monde avait hâte de participer aux réjouissances.

Comme toujours, Lucienne se promenait dans la forêt et arriva à l'étang, mais cette fois-ci, elle fut consternée. Une tulipe avec une couleur qu'elle n'avait jamais vue flottait au-dessus de l'étang. Il n'y avait pas de toile d'araignée ni de ficelle retenant la fleur et le vent ne pouvait garder la fleur suspendue dans l'air. Lucienne étira lentement sa main vers la tulipe et elle la prit avec hésitation, une peur d'être consumée par cette couleur vive l'agrippa. Néanmoins, rien ne se passa quand elle la toucha. Elle l'apporta chez elle.

Le lendemain, le jour de la fête, Lucienne se leva et fut stupéfaite en voyant sa main. Elle n'était pas du ton gris que Lucienne avait connu toute sa vie, non, il y avait une nuance légère que Lucienne ne connaissait pas. Cette couleur inconnue continua de se répandre sur son bras, Lucienne ne savait si cela allait s'arrêter ou si elle voulait que cela arrête. Cependant, son cœur battait fortement: si les villageois la voyaient, ils la prononceraient sorcière.

LA FUGITIVE ET LA TULIPE ROUGE

— Megan Anderson

Elle devait s'enfuir avant d'être trouvée. C'était encore le matin, donc si elle était rapide, elle pourrait partir avant que le village se lève. Elle fourra quelques vêtements et de la nourriture ainsi que la fleur dans un sac et sortit de sa maison, directement dans le chemin de la femme du maire.

— Ah Lucienne ! Où vas-tu en ce jour glorieux ? lui demanda la femme en regardant le sac.

— Euh, je dois aller chercher des fleurs pour la fête.

— Mais je pensais que les filles de M. Dubois l'avaient déjà fait hier.

— Oui... mais on a toujours besoin de plus n'est-ce pas ?

— Tu as raison, répondit la femme, puis elle regarda Lucienne en plissant les yeux. Qu'est-ce qui se passe avec ton bras ?

— Rien, dit Lucienne en cachant son bras, mais la femme fut plus rapide et l'attrapa.

En voyant la couleur, la femme cria « Sorcière ! »

Lucienne arracha son bras et courut, les cris furieux de la foule la chassèrent. Quand elle entra dans la forêt, les cris diminuèrent, mais Lucienne ne se trompait pas, elle savait que les gens la trouveraient rapidement. Bientôt, elle arriva à l'étang où elle jeta la fleur au sol. Partout autour de la fleur, des couleurs éclatèrent. Lucienne regarda la tulipe, la source de ses problèmes, mais aussi ce qui l'attirait. Une voix dit qu'elle devrait reprendre la fleur. Interrompant ses pensées, le vent souleva la tulipe et la fit flotter au-dessus de l'étang, puis il la laissa tomber et Lucienne se jeta immédiatement sur la tulipe. Elle la prit dans ses doigts.

Et puis, Lucienne disparut dans l'étang.

Note du comité éditorial: ce conte est à lire en parallèle avec le conte intitulé « La rêveuse et la tulipe noire », paru dans le dernier numéro de Quintessence (été 2023)



LE VOYAGE DE HUGO ET GUILLAUME

— Lauren Simmons

Arielle, la petite sorcière, avait reçu ses animaux de compagnie la nuit de son 8e anniversaire. Elle appela le chat « Hugo » et le serpent, « Guillaume ». Arielle aimait beaucoup ses animaux, mais ils ne s'aimaient pas du tout. Guillaume pensait que Hugo parlait trop et Hugo pensait que Guillaume était méchant. Arielle avait essayé d'améliorer leur amitié, mais elle n'avait pas eu de succès. Heureusement, les deux fermaient toujours l'œil sur leurs différences quand ils étaient en sa présence. En plus, ils avaient des responsabilités qui étaient plus importantes que leurs disputes. En tant qu'animaux de compagnie d'Arielle, ils devaient l'aider avec ses devoirs de sorcière, comme la création des potions et ils devaient aussi la protéger comme elle était jeune.

Le matin du 10e anniversaire d'Arielle, Hugo et Guillaume se levèrent tôt pour cuisiner un petit déjeuner magnifique. Ils ramassèrent tous ses aliments préférés : des vers, des fraises et des souris. Il leur fallut trop de temps pour les cuisiner, car ils n'arrêtaient jamais de se disputer. Finalement, le petit déjeuner fut prêt et les deux allèrent vers la chambre de leur maîtresse pour la réveiller. « Nous devrions chanter ! » dit Hugo avec excitation. Guillaume n'apprécia pas :

— Chante si tu veux, je ne le fais jamais.

Hugo ouvrit la porte avec sa tête et commença à chanter : « Bonne fête— Arielle ? Où es-tu ? » Guillaume glissa dans la chambre pour voir de lui-même.

— Penses-tu qu'elle se cache ? demanda Hugo.

— Non, répondit Guillaume. Te souviens-tu l'année dernière ? Elle avait trop hâte pour sa fête et nous a presque piétinés quand tu as ouvert la porte. Peut-être qu'elle est à la toilette ?

LE VOYAGE DE HUGO ET GUILLAUME

— Lauren Simmons

Les deux cherchèrent la petite fille, mais ne la virent pas à la salle de bain. Ils continuèrent à la chercher autour de la maison. Le salon, le sous-sol, l'arrière-cour et le jardin, mais ils n'eurent aucun succès.

Hugo commença à s'affoler. Il courait dans l'arrière-cour en criant : « Arielle ! Arielle ! Où es-tu ? » Guillaume l'arrêta en le frappant avec sa queue.

— Hugo ! Ça suffit ! Nous ne trouverons jamais Arielle si tu continues à paniquer.

Hugo s'assit par terre et essaya de respirer profondément.

— Ok, dit Hugo. Peut-être que si nous regardions dans sa chambre, il y aurait un indice nous montrant où elle est allée !

— Bien ! Je suis choqué que ce soit toi qui aies une bonne idée, répondit Guillaume.

Hugo cracha vers lui avant de se diriger vers la maison. Guillaume le suivit en ricanant.

Quand les deux retournèrent à la chambre d'Arielle, ils commencèrent à chercher n'importe quoi qui pouvait les aider à trouver la petite sorcière. Après cinq minutes ils étaient prêts à abandonner quand Guillaume découvrit une lettre qui disait : « Arielle. Comme vous avez maintenant 10 ans, nous vous invitons à nous joindre sur l'île des mystères pour célébrer cet événement capital. Signé, les Sœurs des Trois Rivières. P.S. N'amenez pas vos animaux de compagnie » Guillaume lut la lettre à voix haute. Après qu'il l'eut terminée, les deux animaux furent silencieux.

— J'ai entendu dire que les Sœurs sont les sorcières les plus puissantes du monde, dit Hugo.

— Je me méfie d'elles, répondit Guillaume.

— Pourquoi ? Je crois qu'elles voulaient célébrer l'anniversaire d'Arielle avec toutes les autres sorcières ! Quel honneur !

— Mais pourquoi ont-elles dit de ne pas nous amener ? Nous devons trouver Arielle avant que quelque chose de mauvais se passe.

LE VOYAGE DE HUGO ET GUILLAUME

— Lauren Simmons

Hugo et Guillaume firent leurs bagages avec les éléments essentiels : une carte de la ville, une potion de vol, une lampe de poche et des casse-croûtes, car le voyage prendrait toute la journée. Hugo mit le sac sur son dos et les deux sortirent de la maison, prêts pour l'aventure et prêts à faire face à n'importe quel obstacle pour trouver Arielle. Leur voyage était simple ; ils devraient marcher à travers la forêt des chuchotements, puis traverser la grotte des peines et finalement traverser le lac de magie. Ils habitaient à la forêt des chuchotements alors ils savaient exactement comment la parcourir. En marchant, Hugo raconta l'histoire de pourquoi il avait été choisi comme animal de compagnie d'Arielle. Guillaume était fâché contre lui :

— Hugo, nous devons passer beaucoup de temps ensemble aujourd'hui. Si tu ne veux pas recevoir encore un coup, je te suggère d'arrêter de parler.

Hugo leva ses yeux au ciel.

— D'accord, mais si je ne peux pas raconter d'histoires, tu ne peux pas siffler de chansons stupides. Ils restèrent silencieux pendant le reste du voyage à travers la forêt.

Après une heure, ils arrivèrent à la grotte des peines. Guillaume chercha la lampe de poche dans le sac et l'alluma. La grotte était vraiment sombre et ils avaient de la difficulté à voir ce qui était juste devant eux. Ils étaient en train d'avancer quand Hugo marcha sur la queue de Guillaume.

— Aïe! cria le serpent. Regarde où tu vas ; je crois que tu n'aimerais pas que je te fasse la même chose.

Hugo essaya de ne pas rire, mais il n'eut pas de succès. Guillaume siffla vers lui et dit :

— Je vais te laisser tout seul dans cette grotte.

Hugo cessa de rire et répondit :

— D'accord, d'accord. Je vais être plus prudent.

Les deux furent silencieux en continuant leur voyage.

LE VOYAGE DE HUGO ET GUILLAUME

— Lauren Simmons

En arrivant au lac de magie, les deux animaux virent un petit bateau près du dock. Ils coururent vers le bateau et montèrent à bord. Le voyage à l'île des mystères était court. Ils laissèrent le bateau au dock et discutèrent de leurs prochaines étapes.

— Arielle est probablement au château des Sœurs, dit Guillaume.

— Comment trouverons-nous le château ? demanda Hugo.

Guillaume regarda derrière Hugo avec exaspération. Hugo se retourna et, avec de la gêne, dit :

— Ah. Oui. C'est le gros bâtiment là-bas.

Ils marchèrent vers le bâtiment magnifique avec des inquiétudes, car ils ne savaient pas ce qu'ils feraient quand ils trouveraient Arielle.

Il n'y avait personne à la porte, alors ils entrèrent sans problème.

— Guillaume ! chuchota Hugo. Entends-tu les voix des Sœurs ?

Guillaume écouta prudemment et puis dit :

— Oui ! Peut-être que c'est où se trouve Arielle !

Ils se glissèrent vers le bruit en essayant de ne pas attirer l'attention des Sœurs. Ils s'approchèrent d'une grande salle d'où venaient les voix. Hugo regarda dans la salle pour voir ce qui se passait.

— Oh non ! dit-il doucement. Arielle est ligotée !

Avant que Guillaume puisse répondre, ils entendirent une des Sœurs qui disait :

— Maintenant, c'est l'heure du sacrifice de la petite sorcière !

Hugo et Guillaume avaient peur, mais ils eurent l'idée d'un plan pour sauver leur maîtresse. Faisant semblant d'être un chat perdu, Hugo marcha dans la salle et ronronna. Les Sœurs furent distraites par lui et Guillaume entra furtivement et mordit la corde entourant les bras d'Arielle. Quand cette dernière fut libre, elle ramassa Guillaume et courut vers Hugo. Elle ramassa Hugo et quitta le château, saisissant de plus le sac qu'ils avaient laissé en dehors de la salle. Les Sœurs étaient vraiment fâchées et les pourchassèrent.

LE VOYAGE DE HUGO ET GUILLAUME

— Lauren Simmons

— Elles vont nous attraper et j'ai laissé mon manche à balai ! cria Arielle.

— La potion ! crièrent Hugo et Guillaume.

Arielle chercha la potion et la but rapidement. Elle commença à voler avant que les Sœurs aient pu les attraper.

Les trois retournèrent chez eux.

— Merci de m'avoir aidée, mes amis ! Je vous aime beaucoup. Je suis stupéfaite que vous ayez travaillé ensemble pour me retrouver !

Hugo et Guillaume sourirent et lui firent un câlin. Le reste de la journée fut rempli de célébrations. Toute la famille d'Arielle vint et il y eut une grande fête. À la fin de la journée, avant qu'Arielle ne s'endorme, Hugo et Guillaume entrèrent dans sa chambre.

— Arielle, nous avons un dernier cadeau pour toi ! dit Hugo en lui donnant une boîte.

La petite sorcière l'ouvrit rapidement.

— Des souliers rouges ! Ils ressemblent aux souliers de la Méchante Sorcière de l'Est ! Ma sorcière préférée ! Merci beaucoup, Hugo. Merci beaucoup, Guillaume. Aujourd'hui, c'est le meilleur jour de ma vie !

Les trois amis s'endormirent sur le lit d'Arielle et rêvèrent de ce qu'ils feraient le jour suivant.

CE QUE FRANKENSTEIN PEUT NOUS APPRENDRE SUR L'ART

Claire Bernard-Moreel



L'été de mes vingt ans est celui où j'ai passé un des rites initiatiques de tout étudiant en littérature anglophone qui se respecte : la lecture de *Frankenstein*. Par chance, ma version du roman de Mary Shelley incluait l'essai « The Nightmare of Romantic Idealism » que Paul Cantor avait publié en 1984. Il y explique que, comme la légende de Prométhée et le poème épique *Le Paradis Perdu* de Milton, *Frankenstein* est avant tout un mythe de la création. Il s'agit d'une mise en garde : certains pouvoirs sont la prérogative des dieux ou de la nature et non pas des hommes. Si l'art se définit comme l'habileté à créer, cela veut-il dire que les artistes cherchent constamment à repousser les limites de l'humain pour tendre vers le divin ? Victor Frankenstein met parfaitement en avant cette tension qui existe entre l'art et la vie lorsqu'il parvient à créer l'inimaginable en imitant la nature.

Ainsi, plus qu'un mythe de la création, *Frankenstein* est surtout un mythe de la création artistique. Mary Shelley est la fille des philosophes Mary Wollstonecraft et William Godwin. Elle a grandi entourée des penseurs de son temps, a épousé Percy Shelley et a passé des mois en compagnie de Lord Byron. Mais avant tout, Mary Shelley est une avide lectrice. Est-il donc surprenant qu'à seulement dix-huit ans elle soit capable d'écrire un roman qui offre une si profonde réflexion sur la relation entre l'homme et la création ? La plupart d'entre nous s'accorderons sur le fait que son éducation particulière ne rend pas moins prodigieuse cette entreprise. Pour les détracteurs, j'avancerai un second point que l'on ne peut me refuser puisqu'il m'est personnel plus qu'objectif.





Un des miracles qu'accomplit Mary Shelley à travers la conception de *Frankenstein* c'est d'offrir indirectement un témoignage de ce que c'est d'être à la fois femme et autrice en Angleterre au XIXe siècle. Lorsqu'elle publie son roman pour la première fois en 1818, elle le fait anonymement. Et parce que son œuvre est préfacée par Percy Shelley, elle est initialement attribuée à son mari. Le public de l'époque se trouve particulièrement scandalisé lorsqu'il découvre que l'auteur est en réalité une autrice. C'est peut-être en réaction à cela que, dans l'introduction à l'édition de 1831, Mary Shelley désigne son roman comme « ma hideuse progéniture » (17) ou comme « l'enfant de jours heureux » (18). Cette introduction a donné lieu à de nombreuses analyses de *Frankenstein* qui prennent en compte le contexte de cette création, Mary Shelley ayant alors récemment fait une fausse couche. Est-ce une coïncidence qu'après avoir « échoué » à la fonction considérée comme la plus élémentaire d'une femme victorienne, elle se tourne vers un autre moyen de créer? Elle n'est évidemment pas la seule femme de son époque à écrire, ce qui la fait sortir des normes genrées de sa société c'est le fait de se faire publier. Et comme sa mère avant elle, elle sera la proie de beaucoup de violence pour cet acte de rébellion. Néanmoins, en créant un lien entre l'acte d'enfanter et l'écriture de son roman, elle fait de la création littéraire un objet essentiellement féminin.

Bien que Mary Shelley ait perçu son œuvre comme quelque chose de monstrueux, il s'agit d'un texte chéri de beaucoup de lecteurs et qui a influencé tellement d'autres œuvres. L'originalité de ce roman réside en partie dans sa narration si particulière. Même si la créature n'est que brièvement un narrateur, elle n'en reste pas moins le personnage pour lequel une majorité de lecteurs ressent le plus d'empathie. Mary Shelley nous offre la perspective du monstre, de celui qui se retrouve aliéné pour sa différence. Peut-être qu'une telle sensibilité de la part de l'autrice peut s'expliquer par le fait que, comme sa créature, elle est cette Autre. Une interprétation très courante de *Frankenstein* est que Mary Shelley questionne ce qui définit la nature humaine. Mais elle nous demande aussi de réfléchir à ce qui détermine si le résultat de l'acte de créer est une création ou bien une créature. Quelle est la différence entre les deux et où se situe la limite? Est-ce que ce sont les moyens immoraux de cette création qui lui font franchir les frontières du naturel? Ou peut-être est-ce la nature déchue du créateur lui-même qui destine ce qu'il engendre à être maudit? Quel que soit votre point de vue sur la question, il est indéniable que Mary Shelley se sert de son art pour questionner les normes qu'on lui a transmises.

Pour ma part, *Frankenstein* c'est aussi un des romans qui a changé la façon dont je pense la création artistique. On y découvre deux personnages qui sont le reflet l'un de l'autre. Entre Victor Frankenstein et la créature, il est parfois difficile de se rappeler qui est le créateur et qui est la création. Par exemple, lorsque cette dernière s'adresse ainsi à Frankenstein :



Esclave, j'ai, dans le passé, raisonné avec toi, mais tu t'es montré indigne de ma condescendance. Souviens-toi que je possède la puissance; tu te crois malheureux, mais je puis te rendre misérable au point que même la lumière du jour te deviendra odieuse. (244-245)

Cette symétrie presque parfaite entre les deux est pourtant bien ce qui crée un déséquilibre dans leur relation. Je me suis souvent demandé ce que cela pouvait m'apprendre sur l'art et en particulier sur la fiction. Aujourd'hui, j'en suis arrivée à la conclusion qu'un artiste cherche souvent à exprimer ce qu'il a en lui, se servant de sa création comme d'un miroir. Le besoin de sincérité ou d'authenticité en art m'apparaît donc essentiel.

Cela étant dit, il ne faut pas oublier que l'histoire que nous conte Mary Shelley est celle d'une relation désabusée et destructrice. Victor Frankenstein rejette l'idée de créer en devenant père en faveur d'une création qu'il peut réaliser seul, sans l'aide de la nature. Les deux fois où il entreprend de donner la vie, il ressent le besoin de se couper du monde. La première fois, il travaille « dans la solitude d'une salle, ou plutôt d'une cellule, située en haut de la maison et séparée des autres pièces par un couloir et par un escalier » (82). La seconde fois, sa tentative avortée a lieu dans « les régions désolées d'Écosse » (244). Victor Frankenstein est souvent pris comme exemple du savant fou, mais il pourrait aussi bien faire figure d'artiste torturé. Sa fin tragique peut être interprétée comme la conséquence d'un rejet de soi. En effet, si la créature est son alter ego, alors refuser de l'adopter c'est aussi commettre un crime envers soi-même. Paul Cantor explique le déclin de Victor Frankenstein en ces termes :

But to produce a creature with its origin in his self and his self alone, Frankenstein must draw upon every resource within his self. He ends up cannibalizing his life for the sake of his experiment, sacrificing all his everyday human concerns to his single-minded aim of creating a living being. (111)

Alors, quelle conclusion tirer de *Frankenstein*? Peut-être pourrait-on laisser derrière nous l'idée que ce que l'on engendre n'est qu'une simple extension de nous-même. Pourquoi se limiter à ce que l'on a en soi lorsque l'on peut emprunter à tout ce qui nous entoure. L'art devient alors un acte de collaboration ou de partage. C'est certainement une leçon qu'applique Mary Shelley à travers l'intense intertextualité de son œuvre.



L'art a longtemps été pour moi une échappatoire. Encore aujourd'hui, comme Victor Frankenstein, j'en viens souvent à ignorer la réalité, m'enfermant dans mon propre laboratoire. Je pense qu'il y a beaucoup de bénéfices à rêver l'impossible. Et même si s'utiliser comme matière première pour son art est une pratique solitaire et égocentrée, ça n'en est pas moins une forme d'expression qui peut nous permettre d'exorciser certains démons. Mais à présent, je vois aussi dans l'art une ouverture sur le monde et un moyen de développer nos connexions aux autres. C'est important de pouvoir trouver refuge dans l'art, mais aussi d'apprendre à s'en servir pour reconstruire des liens qui ont pu être brisés, ou d'enfin trouver sa liberté, à travers la confection d'un patchwork frankensteinien cousu à plusieurs mains.

Sources :

Cantor, Paul. "The Nightmare of Romantic Idealism." *Creature and Creator: Myth-Making and English Romanticism*, Cambridge and New York: Cambridge Univ. Press, 1984, pp. 103-32.

Shelley, Mary. *Frankenstein ou Le Prométhée moderne*. E-book ed., Gallimard, 2015. Kindle.

FROM THE STREETS OF OMELAS: UNE RÉFLEXION SUR L'ART ET LA MORALITÉ

Nathan Pirie



Il va falloir oser.

Oser la rupture, oser la dissidence.

Il va falloir inventer de nouvelles façons d'exister

(Latulippe, 14).

Elle a toujours été là, la source : l'inspiration de l'art. Quand j'étais plus jeune, c'était quelque chose auquel j'avais accès tout le temps, en grand excès; je me baignais assez littéralement dans les eaux de la source sans la moindre réflexion sur les grandes questions: d'où venait ce vaste lac d'inspiration et qu'est-ce qu'on faisait avec toute cette eau? Dans *The Creative Act: A Way of Being* , Rick Rubin parle d'un réservoir à l'intérieur de chaque être humain, un récipient qui contient la source :

We begin with everything:

everything seen,

everything done,

everything thought,

everything felt,

everything imagined,

everything forgotten,

and everything that rests unspoken and unthought

within us. (Rubin, 13)





Selon Rubin, les expériences de nos vies, de nos pensées, de nos émotions et de nos rêves sont toutes contenues dans ce réservoir intérieur, mais la source circule hors de nos corps aussi. Chaque jour, en entendant les bruits et en percevant les scènes de nos vies, on introduit de nouvelles informations dans notre source. Cependant, ces informations n'entrent pas directement en contact avec les eaux de notre réservoir, car on a tous nos propres systèmes de filtration et d'interprétation, faisant que ce n'est qu'une portion de nos expériences qui altèrent ces eaux précieuses (25). L'acte de créer, de façon traditionnellement artistique ou non, est le processus de faire ressortir les eaux de notre réservoir, de les faire entrer en contact avec la source circulant dans le monde et ensuite de représenter, ou documenter, cet échange: l'acte créatif est un processus vivant et dynamique. Après, si cette représentation est partagée avec le monde (au moyen d'un livre, d'un film, d'un tableau, d'un repas, d'une entreprise, ou même d'une belle terrasse) ça redevient la source, et elle continue à circuler et à trouver son chemin vers les réservoirs des autres. Alors, c'est quoi l'art? L'art c'est le mouvement, le courant; c'est le processus perpétuel de filtration et de circulation, et c'est également le temps pris pour s'asseoir, apercevoir, et apprécier la source elle-même.

Dans son essai *Pour nous libérer les rivières: plaidoyer en faveur de l'art dans nos vies*, Hugo Latulippe pose la question suivante: « tout me mène à cette idée simple: si l'art peut déclencher des renversements dans nos vies, pourquoi pas dans le monde? » (Latulippe, 14). Selon moi, il faut retravailler légèrement la question, car il est incorrect de présumer qu'il y a un rapport direct entre l'art et les grands renversements, ou bien changements, de ce monde. On est peut-être mieux à même d'explorer le rôle du processus créatif comme partie intégrante des grands cycles de la terre, les grands cycles qui sont constamment en flux; ensuite, l'art—l'objet, le produit final—devient le gardien de ce même changement. La nature a une capacité intrinsèque de se changer, de s'adapter, de surmonter, pour enfin toujours continuer. Dans les enquêtes qui servent à explorer le processus créatif—comme celle de Rick Rubin, ou encore *Big Magic* d'Elizabeth Gilbert, ou *The Artist's Way* de Julia Cameron—le processus créatif, en lui-même, consiste en un rapprochement avec la nature: « through communing with nature...we move closer to our own nature »; « [the artist] is not just expressing [their] unique individuality, but [their] seamless connection to an infinite oneness » (Rubin, 52). C'est donc dans le lieu de contact entre le flux et le reflux des grandes marées littérales et métaphoriques, là où l'humain et la nature se croisent, qu'il existe une sorte d'espace liminal, le biome propre au processus créatif. Il est donc possible de comprendre l'acte de création, la cré-





-activité même, comme un élément qui appartient naturellement aux grands cycles de la terre. Le processus créatif consiste en un échange d'eau qui commence dans le monde intérieur de l'artiste, un monde, écrit Rubin, aussi fascinant que la nature: « Our inner world is every bit as interesting, beautiful, and surprising as nature itself. It is, after all, born of nature » (60). Par la suite, cette eau, transformée par son passage dans notre monde intérieur, ressort à travers l'acte créatif pour retrouver les courants du monde réel. Alors, l'art n'est pas ce qui change le monde, mais il fait néanmoins partie de la géomorphologie fluviale qui sculpte constamment les paysages de la Terre. L'art est un des sous-produits d'un monde qui change constamment, le résultat naturel de la force et contre-force de l'énergie cyclique de la vie du cosmos. Dans un écosystème de vie et d'énergie en constante circulation, l'art devient une sorte de carte, ou bien un guide de survie, pour nous aider à naviguer les paysages changeants d'un monde en transition perpétuelle. Pour reprendre la question de Latulippe: quand l'art déclenche des renversements dans nos vies, il faut se poser des questions: quel est le chemin que l'œuvre a suivi—que nous avons suivi—pour mener à ce croisement et où est-ce que ça nous encourage à aller prochainement?

Je me considère écologiste dans le sens où je crois fortement qu'être défenseur de l'environnement est la responsabilité de tout le monde. Par extension, je pense que c'est la responsabilité de chaque individu de conserver et de protéger les eaux de son réservoir, de devenir gardien de sa source. Il faut décider à un assez jeune âge ce qui aura le pouvoir ou non d'influencer notre source. Ce sont des choix qui exercent des influences significatives dans nos vies. Personnellement, une œuvre qui a changé à jamais ma source est la nouvelle de Ursula K. LeGuin intitulée *The Ones Who Walk Away From Omelas*, une réflexion sur le concept philosophique de l'utilitarisme. Quand cette œuvre est arrivée dans ma vie, ce n'était pas un processus intentionnel; à vrai dire, je n'avais aucune opportunité d'ignorer ce texte. Il a plongé directement, profondément, dans mon réservoir et a changé ma perspective sur la moralité.

With a clamor of bells that set the swallows soaring, the Festival of Summer came to the city Omelas, bright-towered by the sea (LeGuin, 276).

Sans une bonne première phrase, sans un bon début, une histoire est difficile à suivre et il est difficile d'élaborer un récit solide. L'inverse est vrai aussi. Il suffit de lire cette phrase de LeGuin pour voir à quel point une seule phrase, tout au début, peut donner envie de voir ce qui suit: l'allitération du "s" chante littéralement l'écho des cloches qui sonnent, l'événement principal est introduit, et on commence déjà à voir la direction de son récit. C'est une parfaite initiation au monde que LeGuin commence à créer, et la perfection, ici, est délibérée. Plus loin dans la nouvelle, elle décrit comment l'éducation des enfants est





une responsabilité que tout le monde partage dans la ville d'Omélas, ce qui est la première obligation morale et sociale que j'aimerais souligner : l'importance d'élever adéquatement la prochaine génération. C'est une grande responsabilité, parfois un fardeau, mais c'est peut-être la chose la plus importante que nous puissions faire de notre temps sur Terre, former correctement ceux à qui nous passerons le flambeau. C'est une chose cruciale, une responsabilité qui s'étend à tout le monde, pas seulement aux parents des générations à venir : la famille, les amis, les enseignants, la communauté. C'est une responsabilité partagée que nous devons tous être prêts à assumer. En anglais, on a tendance à dire, *it takes a village*.

Joyous! How is one to tell about joy? How describe the citizens of Omélas? (LeGuin, 277)

LeGuin nous place au cœur d'un débat philosophique avec deux questions simples : qu'est-ce que le bonheur et comment le décrire ? C'est une chose capricieuse et subjective, et LeGuin le sait. Elle omet intentionnellement des détails dans son *worldbuilding* de la ville d'Omélas, permettant au lecteur de combler les trous avec son propre imaginaire. Elle va jusqu'à indiquer, dans l'histoire, que ce manque de précision sert à convaincre le lecteur, quelles que soient ses préférences et ses opinions personnelles, qu'il s'agit vraiment d'une ville remplie de joie. Certains trouveront ce manque de détails ennuyeux, mais à mes yeux, il sert à répondre aux propres questions de LeGuin : comment raconter la joie ? La joie, le bonheur, c'est quelque chose que l'on trouve en soi-même. La deuxième responsabilité morale que nous avons tous dans la vie est de trouver notre propre joie, et d'apprendre à la décrire dans notre propre langue.

They all know it is there, the people of Omélas... Some of them understand why, and some do not, but they all understand that their happiness, the beauty of their city, the tenderness of their friendships, the health of their children, the wisdom of their scholars, the skill of their makers, even the abundance of their harvest and the kindly weathers of their skies, depend wholly on this child's abominable misery (LeGuin, 282).

En tant qu'individus appartenant à un monde injuste, nous devons décider, chacun d'entre nous, du degré d'immoralité, de souffrance, et d'inégalité dans le monde que nous sommes prêts à tolérer pour notre propre confort. Contrairement aux citoyens d'Omélas, je pense que la plupart des gens choisissent de ne pas regarder directement dans les yeux l'enfant proverbial de notre monde, ce qui est encore plus grave lorsque vous considérez le fait que, pour nous, il ne s'agit pas d'un enfant souffrant dans une cave, mais plutôt de millions de vies souffrantes à travers le monde. L'une des responsabilités morales les plus difficiles auxquelles nous sommes tous confrontés consiste à déterminer où se situe notre limite et à tenir la promesse qu'une fois cette ligne franchie, nous devons nous en aller.





Night falls; the traveler must pass down village streets, between the houses with yellow-lit windows, and on out into the darkness of the fields. Each alone, they go west or north, towards the mountains. They go on. They leave Omelas, they walk ahead into the darkness, and they do not come back. The place they go towards is a place even less imaginable to most of us than the city of happiness. I cannot describe it at all. It is possible that it does not exist. But they seem to know where they are going, the ones who walk away from Omelas (LeGuin, 283-284).

Prendre nos propres décisions dans cette vie, suivre notre propre chemin et, inévitablement, choisir de suivre des chemins de confort ou de conscience n'est pas un acte simple. En fait, ce sont les choix les plus difficiles que nous ayons à faire dans notre vie. Pourtant, la décision—et plus important encore le résultat—continuera à vivre dans ce monde en tant que source. Elle aura un effet durable sur notre monde, elle inspirera ou détruira, donnera la vie ou l'enlèvera, et fournira de l'amour ou de la souffrance : déterminer où nous allons et comment nous y arriverons sont nos principales responsabilités morales dans cette vie. Si nous décidons de rester dans Omelas, il faut contribuer à la ville de splendeur et merveilles; si nous décidons de partir, mieux vaut le faire tôt que tard, pour pouvoir trouver le bon chemin à suivre. Cependant, quelque chose me dit que ceux qui quittent Omelas savent exactement où ils vont ; ils l'ont toujours su.

Bibliographie

Latulippe, Hugo. *Pour nous libérer les rivières : plaidoyer en faveur de l'art dans nos vies*. Atelier 10, 2019.

LeGuin, Ursula K. "The Ones who Walk Away from Omelas". *The Wind's Twelve Quarters: Short Stories*. Harper & Row, 1975.

Rubin, Rick. *The Creative Act: A Way of Being*. Penguin Press, 2023.



CADAVRES EXQUIS

Œuvre collective créée dans le cadre du
séminaire FR681 L'écriture à l'œuvre :
introduction à la création littéraire

hiver 2024

L'hippopotame audacieux rit du hibou coincé dont je me souviens.

La petite chatte noire lumineuse ricane dans la grande ville insipide qui chante.

Le lit méchant volera notre livre inquiet par lequel on se trompe.

Mon sac à lunch tellement long plaindra l'enfer monstrueux que tu m'arraches avec amour.

La poule violette brille à la plage oubliable que nous aimons.

M. la Grenouille lourde se promène la plume foncée que je déteste.

Mes étoiles diverses ont battu une *artist date* molle qu'on aime bien.

La grenade gentille flottait tranquillement dans l'arbre français où on se retrouve.

Auteurs et autrices :

*Claire Bernard-Moreel, Nadia Formisano, Liza Kopylova, Quinton Mackend,
Nathan Pirie, Caytie Scheifley, Nicholas Vanderlinde, Maggie Woeschka*